

où vint le rejoindre Arnold avec les troupes qui avaient gardé la ville de Montréal au pouvoir des Américains depuis le mois de novembre. Après avoir détruit le fort Saint-Jean, l'armée ennemie occupa un moment l'Isle-aux-Noix; puis elle traversa le lac Champlain, et se replia sur les forts Ticonderaga et Crown Point, d'où elle était partie dix mois auparavant.

Comme on le voit nos voisins évacuèrent le Canada en moins de temps qu'ils n'en avaient mis à le conquérir l'année précédente. Ainsi se termina cette expédition qui leur avait coûté tant de sacrifices et la perte d'un grand nombre de vies précieuses sans bon résultat pour leur cause. Néanmoins, elle leur offrit l'occasion de s'habituer à l'art militaire et de déployer leur courage. Plus heureux, toutefois, dans leur campagne du Sud, ils purent, grâce à leur succès, proclamer leur indépendance le 4 juillet 1776.

Carleton résolut alors d'enlever aux Américains, la navigation du lac Champlain. Dans ce but il arma plusieurs vaisseaux et chaloupes canonnières, dont il confia le commandement au capitaine Pringle. De leur côté, les Américains préparèrent une escadre qu'ils mirent sous les ordres du général Arnold. Le 11 octobre (1776) les deux flottes se rencontrèrent près de l'Isle Valcourt, mais les vents contraires ne permirent pas aux Anglais d'employer toutes leurs forces, et après un combat malheureux, le commandant ordonna la retraite. L'engagement fut repris deux jours après, et cette fois l'avantage fut du côté des Anglais. Quatre vaisseaux ennemis prirent la fuite, un autre abaissa son pavillon, et Arnold après avoir échoué et brûlé le reste de la flotte, fit sauter le fort Crown Point, et se replia sur Ticonderaga.

La saison étant trop avancée, Carleton gagna alors le nord du lac Champlain, plaça des garnisons à l'Isle-aux-Noix et à Saint-Jean, et remit au printemps suivant la continuation de sa campagne. Sur ces entrefaites Burgoyne parvint à se faire donner le commandement de l'armée anglaise, de préférence au Général Carleton qui ne s'occupa dorénavant que de l'administration de la province. Blessé de la préférence donnée à Burgoyne, il demanda son rappel, et partit pour l'Angleterre en juillet 1778.

La conduite de Carleton comme gouverneur et comme commandant de l'armée fut approuvée par la métropole. Le roi le reçut avec bonté et lui conféra le titre de Chevalier de l'Ordre du Bain. En 1782, Carleton succéda à Sir Henry Clinton dans le commandement en chef de l'armée anglaise en Amérique; quatre ans plus tard, il fut créé pair du Royaume-Uni sous le titre de Lord Dorchester, et le parlement lui vota une pension annuelle de £1000. Son retour au Canada comme gouverneur, en 1785, fut accueilli avec plaisir par la population, et lorsqu'il quitta le pays en 1796, il laissait la réputation d'un honnête homme, d'un serviteur dévoué à son pays; et les Canadiens Français le comptent aujourd'hui encore au nombre de leurs meilleurs gouverneurs.

Comme on peut le voir, la guerre américaine, en ce qui regarde le Canada, n'a pas été marquée par de brillants faits d'armes. Nos voisins avaient entrepris leur expédition avec des forces comparativement faibles, et avait trop compté sur la coopération des Canadiens. Le but du Congrès semble avoir été de gagner le peuple par la persuasion plutôt que de le soumettre par la force des armes. Aussi les généraux reçurent-ils instruction de ne pas molester les habitants et de respecter leurs opinions et leurs propriétés.

Cette guerre donna occasion à nos encêtres, surtout au clergé et à la classe instruite, de se montrer loyaux envers leur nouveau souverain. Plus de trois mille Canadiens, oubliant le passé, lui assurèrent par leur bravoure la possession d'une de ses plus belles provinces. La masse de la population ne crut pas devoir porter le dévouement aussi loin, et resta simple spectatrice de la lutte. On ne saurait lui reprocher cette con-

duite. Toutefois, puisque les événements nous ont permis de rester sujets anglais, nous n'avons pas lieu de nous en plaindre, surtout nous Canadiens-Français. Suivant notre humble opinion, en devenant américains, nous n'aurions peut-être pas conservé aussi bien le caractère français et catholique qui distingue notre peuple. Il nous a fallu, il est vrai, lutter durant de nombreuses années pour défendre nos droits et nos privilèges, mais nous avons obtenu enfin la justice qui nous était due.

Aujourd'hui, quoique colonie, le Canada jouit de la liberté la plus grande. Il possède une constitution admirable, calquée sur celles de la métropole et des Etats-Unis. Au moyen de nos institutions politiques nous avons augmenté nos richesses, étendu nos relations commerciales; nous avons grandi au point que notre province dépasse en population et en importance les treize colonies anglaises lors de la guerre de l'Indépendance. Nous grandirons encore, espérons-le, pendant de nombreuses années à l'ombre du drapeau britannique tout en conservant avec nos voisins des relations amicales. Et si un jour nous sommes appelés à devenir un peuple indépendant, ce que plusieurs d'entre nous verront peut-être, nous nous rappellerons avec orgueil le glorieux fait d'armes dont nous célébrons aujourd'hui le centenaire et le temps que nous aurons passé sous la tutelle de l'Angleterre.

Petite étude sur les langues des sauvages du Nord-Ouest.

Le nom.—La distinction des genres n'existe pas dans nos langues, il n'y a ni masculin ni féminin. Une autre particularité de ces dialectes c'est que les noms se divisent en noms d'être animés et en ceux d'être inanimés, et il y a une forme de pluriel différente pour chaque chose. Certains êtres inanimés ont pourtant leur noms rangés dans la première classe. On ne peut découvrir pour quelle raison cette faveur leur est accordée. Il n'y a pas non plus de génitif de, il faut tourner la phrase. v. g. La maison de mon père, *nottawigo waskahigan*, mon père sa maison.

Diminutif.—On appelle diminutif une petite désinence par deux ou trois lettres, mise à la fin du mot, ce qui donne une signification de *petite*, *moindre*, d'une *qualité bien inférieure*: v. g. *mokkumânis*, (cris) petit couteau, *mokkumanens* (sauteux), *okimas* (cris) petit chef, *okimans*, (sauteux), *atim*, chien, *atimusi*, vilain petit chien.

Dubitatif.—Le dubitatif joue un grand rôle dans ces langues et offre de grandes difficultés aux commençants. Il se forme par certaines désinences ou particules finales, surtout dans les verbes. Il présente une originalité toute particulière, au discours sauvage. Ordinairement on peut parler sauvage, sans même être capable de se servir du dubitatif, mais on ne sera jamais un vrai linguiste, si on ne parvient pas à posséder le génie de la forme dubitative.

Le Locatif.—Le lieu où se fait l'action, en sauvage, est désigné à la fin du mot par une, deux, ou même trois lettres, selon que le nom se termine par une voyelle ou une consonne.

ents.

locatif.

Kijik.....	Kijikok.....
Askik.....	Askikok.....
Nipiy.....	Nipik.....
Iskutew.....	Iskutok.....

SAUTEUX.

locatif.

.....Kijikong.....	au ciel, dans le ciel.
Akik.....Akikong.....	dans la chaudière.
Nip.....Nipong.....	dans l'eau, sur l'eau.
Iskute.....Iskuteng.....	dans le feu.

Nous pouvons dire avec plaisir qu'à lui seul, notre